

19 jours pour 2 festivals

Léo Bonneville

Number 94, October 1978

Spécial : Festivals

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51170ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1978). 19 jours pour 2 festivals. *Séquences*, (94), 4–6.

19 jours pour 2 festivals

Léo Bonneville

Pour la deuxième année consécutive, deux festivals internationaux ont convoqué la population québécoise au cinéma, durant le mois d'août 1978. Le 2e festival international du film de la critique québécoise prétendait « offrir au public une sélection représentative de films inédits illustrant les nouvelles tendances du cinéma international ». De son côté, le 2e festival des films du monde,

pour « stimuler la création, révéler de nouveaux talents, confirmer un cinéaste sous-estimé, aider l'industrie du film... », a accédé au titre de festival compétitif. Ainsi donc, pendant dix-sept jours, nous avons été saturés de films. Mais la principale interrogation demeure : avons-nous été comblés ? Faisons donc un rapide retour en arrière, pour examiner la question.

- 1 -

Le 2e festival international du film de la critique québécoise ou comment on assassine un festival

Jamais ouverture de festival n'aura été annoncée sous de si prometteurs augures. Au milieu d'une salle comble, la comédienne Françoise Berd lança, dans un geste enthousiaste, le cri de ralliement : « Que la fête commence ». Et ce slogan fut suivi de la projection d'un film dont le titre devait réjouir les festivaliers : **Des enfants gâtés**. Eh bien ! aussi étrange que cela fût, le festival n'a gâté personne et, tout au long des neuf jours, les fidèles festivaliers soupiraient : que la fête finisse...

En fait, y eut-il fête ?

Il ne faut nullement incriminer les organisateurs du festival qui ont accompli un travail considérable pour mettre au point une « machine » qui a honorablement fonc-

tionné. Le directeur général s'est révélé efficace. L'horaire fut respecté avec une régularité exemplaire. Toutefois, le programme présentait des films qui laissaient prévoir des surprises...

Et, dès le début, le public bouda le festival.

Diable ! que s'était-il donc passé ?

Disons tout d'abord que les crocs-en-jambe vicieux de l'ancien président du festival ne contribuèrent aucunement à donner confiance aux collaborateurs de toutes sortes. Ce fut donc contre un vent de défaitisme que les organisateurs montèrent ce festival. Le défi était grand. Et le courage ne fut jamais ébranlé, malgré les nombreuses difficultés rencontrées. Cela, le public l'ignorait



sans doute. Il avait aimé le premier festival de la critique québécoise; il attendait le second avec confiance.

Eh bien ! un festival de cinéma - faut-il le dire à des critiques - c'est, avant tout, un festival de films. On ne le redira jamais assez. Les organisateurs auront beau réunir les meilleures conditions matérielles, rien ne remplacera les films dans un festival de cinéma. Tout de même, on comptait vingt-sept longs métrages dans le Festival de la critique québécoise !

Mais quels films ?

C'est là que le public est devenu réticent, méfiant, récalcitrant, outré...

Faut-il l'en blâmer ?

On ne fait pas un festival pour flatter ses goûts, imposer son idéologie, satisfaire quelques petits camarades. On fait un festival —

avec les deniers des contribuables, s.v.p. ! — pour servir la population. C'est ce qu'a oublié manifestement le tandem qui a choisi les films.

Et le public du festival ne se réduit pas aux adeptes tenaces de la cinémathèque. Il s'étend à tous les cinéphiles qui cherchent à voir des films de qualité. Car le public n'est pas dupe. Il s'est vite rendu compte qu'il était floué, qu'on le condamnait à voir des films sans intérêt. Le regretté critique André Bazin répétait souvent : au cinéma, tous les genres sont permis, sauf l'ennuyeux. Hélas ! au 2^e festival du film de la critique québécoise, le public s'est ennuyé. Et c'est grave.

Pourtant si le tandem responsable de la sélection des films s'en était donné la peine, il aurait pu trouver des films qui auraient attiré le public. Car on ne l'emballe pas avec cinq films africains. Quoique j'aie beaucoup de sympathie pour le tiers-monde, je ne crois pas que le festival de la critique québécoise soit le lieu pour faire la promotion du cinéma africain. C'est aller vers la facilité que de tabler sur l'aide de la coopération africaine afin d'obtenir la présence de réalisateurs africains (pour qui et pourquoi ?), à la condition de présenter leurs films.

De plus, qu'a-t-on fait du cinéma français ? On est allé chercher des films de la bande à Nanterre. Deux films, ô pitié ! de Benoît Jacquot et un de Jean-Claude Biette et, dans ces trois films, on retrouvait, au générique, les mêmes petits copains. C'est de la pure inconscience ou du parti pris provocateur.

Quand un des responsables de la sélection ose écrire, au sujet de **Midnight Express**, que de «produire un tel long métrage relève de la démagogie, mais le présenter à Cannes relève, purement et simplement, de l'irresponsabilité», on a envie

de lui dire que, récupérer un tel ramassis de films lamentables, c'est criminel, car il assassine un festival. Au moins, **Midnight Express** n'endormait personne, tandis que le festival de la critique québécoise s'est plu à abrutir de nombreux festivaliers pendant plusieurs projections. Quel ne fut pas mon embarras, quand, dès la deuxième journée du festival, à la sortie d'un film, le visage étiré, la moue aux lèvres, des gens venaient me demander quels films éviter, pour ne pas gaspiller temps et argent. Comme si le festival de la critique québécoise prônait délibérément des films exaspérants ! Il y avait le beau programme de quatre-vingt-huit pages, aussi imbuvable, avec ses allures sévères et ses textes interminables, rappelant étrangement les ineffables **Cahiers du cinéma**. Alors que dire au spectateur insulté qui est venu, après la présentation de l'infest **Théâtre des matières**, réclamer un remboursement, affirmant qu'il avait été volé (sic) en assistant à un tel film minable, dans un tel cadre ?

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que la critique elle-même a pris la défense du public contre les responsables du choix des films. Chaque jour, on pouvait lire, dans les journaux, la déception des critiques qui critiquaient amèrement les films. Alors le public ne comprenait plus. Il se demandait logiquement : « Comment se fait-il que les critiques, qui ont organisé ce festival, critiquent ainsi les films qu'ils ont choisis ? Alors que nous devrions aller voir les films en toute confiance, nous fiant au programme établi, voilà que les critiques **démolissent** ce qu'ils ont eux-mêmes **édifié** ». Le public était égaré, perdu. Il se disait encore : « Les critiques organisent un festival pour le... détruire. Est-ce sérieux ? »

Cette sélection du 2e festival international du film de la critique québécoise, concoctée misérablement dans le bar enfumé

du Petit Carlton de Cannes, montre bien le mépris de certains critiques pour des films dits populaires. Je ne suis pas d'accord pour dire que, l'an dernier, nous avions des « locomotives » qui attireraient le public : **India Song** (salle comble), **Une Journée particulière** (salle comble)... Mais ces films n'ont rien de particulièrement spectaculaire. Ils n'ont rien de commun avec **Star Wars**, **Saturday Night Fever**. Ce sont des films de haute qualité, plutôt austères et qui attirent des cinéphiles consciencieux. Ils ont tout à fait leur place dans un festival de la critique québécoise. Et il appartient précisément aux critiques de promouvoir de tels films qui font l'honneur du cinéma. Quant à **L'Assassin musicien**, au **Théâtre des matières** et autres films de même farine, on aurait dû les laisser sur leurs tablettes, d'où ils n'auraient dû jamais descendre pour venir enquiquiner notre public.

Cet échec du 2e festival international du film de la critique québécoise est une pénible épreuve pour les organisateurs. Mais chaque épreuve contient une leçon.

À l'avenir, il faut absolument que le choix des films ne soit pas laissé entre les mains de deux personnes. Il faut qu'un comité ad hoc, composé de quatre ou cinq membres, de goûts et de tendances diverses, voient des films et constituent un choix éclectique. Il faut que la vérité traduise la production cinématographique mondiale. Le festival de la critique québécoise ne doit pas s'avancer dans quelque corridor idéologique, mais doit indubitablement s'efforcer de servir honnêtement toute la clientèle cinématographique qui lui a **déjà fait** confiance.

Après la tenue de ce deuxième festival, les organisateurs vont faire la dure expérience suivante : s'il est plutôt facile de donner naissance à un festival, il est sans doute plus difficile de le ressusciter.